



**IFE JOURNAL
OF FOREIGN
LANGUAGES
(IJOVOL)**

NO 9

MAY, 2013

**IFE JOURNAL OF FOREIGN
LANGUAGES
(IJOFOL)**

NO 9

MAY 2013

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

**IFE JOURNAL OF FOREIGN LANGUAGES
(IJOFOL)**

© Dr. F. A. Soyoye

ISSN 1116-5480

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

IFE JOURNAL OF FOREIGN LANGUAGES (IJOFOL) is an international academic journal set out to promote research in foreign languages studies. Articles may cover any area including: Language Use, Linguistics, Language Teaching, Civilization, Translation, Literature and Cultural Studies. While serious attention is given to theoretical discussions, no particular theory represents the official viewpoint of the journal as the aim is to encourage scholarship in all its richness and diversity.

Advisory Board

Prof. M. T. Bestman (University of Port Harcourt)

Prof. Tunde Ajiboye (University of Ilorin)

Prof. Olalere Oladitan (Obafemi Awolowo University)

Prof. Flavien Gbeto (Université d'Abomey-Calavi, Cotonou)

Elisa Larkin Nascimento (Instituto de Pesquisas e Estudos Afro-Brasileiros, Rio de Janeiro)

Prof. Dr. Susanne Gerhmann (Humboldt-Universität zu Berlin)

Editorial Board

F. A. Soyoye

E. A. Omoteso

R. F. Bestman

F. A. Omidire

G. A. Alao

S. Mayanja

Issue Editor

F. A. Soyoye

Subscription rates in Nigeria

Individuals: N1000.00K per issue

Institutions: N1,500.00 per issue

Subscription Rates Elsewhere

Individuals: \$100 per issue

Institutions: \$150 per issue

CONTENTS

T. A. Oshounniran	L'emprunt comme phénomène linguistique : quelques cas de non-adaptations en français et en yoruba	1
Olusola Banigo	L'extraction des expressions métaphoriques et métonymiques dans un grand corpus	13
R. Sanusi & J. Akinwumi	<i>Une saison au Congo</i> d'Aimé Césaire ou la tragédie des nations africaines	22
E. O. Olagunju	Eigenschaften und Funktionen von Nominalkomposita am Beispiel von Deutschen- und Yorùbá-Sprichwörtern	31
D. O. Fiki-George	La métafonction interpersonnelle dans <i>Boule de Suif</i> : une analyse linguistique fonctionnelle	39
O. O. Ashaolu	Emma Bovary, une héroïne à la recherche de l'ailleurs	50
N. R. Ugagu-Dominic & N. J. Obodoeze	Foreignization and Domestication of Culture-Specific Items in the German translation of Chinua Achebe's <i>Arrow of God</i>	58
S. A. Bamisile	Da Mulher Silenciada à Mulher com voz Audível, em África	68
B. Lasisi	Le portrait de la femme africaine à travers <i>Riwan ou le chemin de sable</i> de Ken Bugul	84
M. Birma & D. L. Obieje	Lost in Translation? A Study of Amy Baram Reid's Translation of Véronique Tadjo's <i>Reine Pokou: Concerto pour un sacrifice</i>	90
O. J. Falabi	Yoruba Traditional Religion in Afro-Brazilian Literature	96
F. A. Soyoye	Etude phonologique des sons syllabiques du français et du yoruba	106
T. J. Adeagbo	Une application du modèle stylistique de Fowler à l'analyse de <i>Témoignage</i> de David Diop	114

UNE SAISON AU CONGO D'AIMÉ CÉSAIRE OU LA TRAGÉDIE DES NATIONS AFRICAINES

Ramonu SANUSI,
Department of European Studies,
University of Ibadan,
Ibadan, Nigeria.

&

Joel AKINWUMI,
Department of European Studies,
University of Ibadan,
Ibadan, Nigeria.

Résumé

Depuis la colonisation jusqu'à l'heure actuelle, la question de la libération de l'homme noir n'a pas cessé de faire couler beaucoup d'encre dans les productions littéraires des écrivains négro-africains. À cet effet, la majorité des œuvres des écrivains négro-africains semblent renvoyer à des réalités communes : celles d'émanciper l'homme noir et de le libérer entièrement du joug colonial voire du néo-colonialisme. Cette préoccupation, Aimé Césaire la fait sienne dans sa pièce de théâtre intitulée *Une saison au Congo* parue en 1973. L'objectif de cet essai par ailleurs, est d'analyser, d'une part, les effets perdurant de la colonisation dans la quotidienneté des colonisés même après l'indépendance et de montrer, d'autre part, la démarche postcoloniale entreprise par ces derniers afin de finir avec cette pléthore de problèmes qui freinent l'évolution du continent africain.

Mots-clés : Aimé Césaire, Postcolonialisme, Colonisation, Néo-colonialisme, Révolte.

Introduction

Dans la postface de *Nègre je suis, nègre je resterai*, Françoise Vergès face à Aimé Césaire affirme : « Proposer une lecture postcoloniale signifie relire Césaire à la lumière des problématiques que proposent les critiques postcoloniaux. » (71) Il va sans dire que les œuvres de Césaire renferment bel et bien les idées promulguées par les théoriciens du postcolonialisme, ou du moins, Césaire lui-même s'avère être un postcolonialiste. Aussi faut-il lire et relire Césaire à la lumière de notre contemporanéité, c'est-à-dire au-delà de la période historique où ses œuvres ont été écrites. Qu'est-ce que Césaire nous donne-t-il à voir ?

Dans la curiosité de savoir ce que nous propose Césaire vis-à-vis des problématiques des critiques postcoloniaux et de l'Afrique contemporaine, nous nous proposons de faire une étude postcoloniale d'une de ses œuvres. Nous avons choisi à cet effet *Une saison au Congo*. L'œuvre traite de manière poignante l'histoire de Lumumba, premier ministre du Congo belge. Lumumba, protagoniste de cette pièce veut bâtir un État puissant et rattraper les cinquante (50) années perdues pendant la colonisation.

Comme Henri Christophe (dans *La Tragédie du roi Christophe*), Lumumba désire faire la course au temps et tombe dans l'abîme de la mégalomanie et de la démesure. N'étant pas compris par son peuple, le pays se divise en deux juste quelques jours après son indépendance, d'un côté le Congo de Lumumba et de l'autre côté la province de Katanga dirigée par Tzumbi. Plus tard, Lumumba est trahi d'abord par le président de la république Kala-Lubu dont les fonctions ne sont que symboliques et honorifiques et ensuite par son chef d'état-major Mokutu. Lumumba se retrouve seul, abandonné de tous et chute face à ses ennemis belges.

Aimé Césaire, écrivain-historien martiniquais, ne voulant pas que l'histoire du Congo et particulièrement celle de Lumumba tombe dans les oubliettes, la réhabilite un tout petit peu et la documente très tôt sous forme de pièce théâtrale. Cette histoire est donc un cri d'alarme sur la condition déplorable du Congo belge en particulier et de l'Afrique en général confrontée aux réalités du néo-colonialisme, des guerres tribales, du sabotage, du chantage, de la menace, de la calomnie, de la division et de la trahison aux lendemains des indépendances des nations africaines.

Dans le but de déchiffrer les idées de Césaire et de saisir la quintessence de l'œuvre, nous nous baserons sur la théorie postcoloniale pour mener à raison nos idées et nous recourons à l'explication de texte comme méthodologie adoptée dans notre analyse. Dans notre argumentation, nous ferons dans un premier temps, une esquisse sur le postcolonialisme puis dans un second temps, nous montrerons la tragédie des nations africaines dans notre œuvre. Nous espérons par cette étude, élargir le champ de la littérature négro-africaine et montrer qu'il ne s'agit pas de lire une œuvre historique comme *Une Saison au Congo* pour meubler son cerveau, mais plutôt pour la relier aux événements actuels et en tirer des leçons. Bref, nous espérons montrer que la plupart des œuvres jugées obsolètes ont encore leur importance de nos jours.

Discours sur le postcolonialisme

Le postcolonialisme en tant que théorie littéraire a fait officiellement ses débuts avec la parution de *L'Orientalisme* d'Edward Saïd publié originellement en anglais aux États-Unis en 1978. Il faut tout de suite souligner que bien avant ce temps, Frantz Fanon avait déjà écrit *Les Damnés de la terre* et *Peau noire, masques blancs* dont les idées vont de concert avec celles promulguées par Edward Saïd. Quiconque parle de postcolonialisme renvoie aux principes permettant de comprendre et d'analyser les productions littéraires émanant des pays qui ont été victimes de la colonisation notamment les pays d'Afrique, des Caraïbes, de l'Amérique latine et de l'Inde, parmi d'autres. Ce courant a fait couler beaucoup d'encre de la part des exégètes postcoloniaux.

Dans *Les Damnés de la terre*, en montrant la dichotomie entre le Nègre et le Blanc, Frantz Fanon (2002) observe :

Comme pour illustrer le caractère totalitaire de l'exploitation coloniale, le colon fait du colonisé une sorte de quintessence du mal. La société colonisée n'est pas seulement décrite comme une société sans valeurs ! Il ne suffit pas au colon d'affirmer que les valeurs ont déserté, ou mieux n'ont jamais habité le monde colonisé. L'indigène est déclaré imperméable à l'éthique, absence de valeurs. Il est osés l'avouer, l'ennemi des valeurs ! (44)

Toujours dans le même ordre d'idées, Edward Saïd (1980) ajoute :

Les orientaux étaient rarement vus ou regardés ; ils étaient percés à jour, analysés non comme des citoyens, ou même comme des personnes, mais encore des problèmes à résoudre, ou enfermés ou encore – alors que les puissances coloniales convoitaient ouvertement leur territoire. (237-238)

Pour répondre à cette conception erronée que le colonisateur a du colonisé, Fanon soutient :

Quand je cherche l'homme dans la technique et dans le style européens, je vois une succession de négations de l'homme, une avalanche de meurtres. (302).

De ce qui précède, il ressort clairement que le postcolonialisme entend remettre en question et montrer la limite du discours et de l'idéologie de l'Occident vis-à-vis du colonisé. En fait, pour Edward Saïd l'orientalisme n'existe pas, c'est une création de l'Occident. Cela veut dire que l'image que l'Occident se fait de l'Orient n'est que mensonge et menterie. Cette vérité est aussi valable pour tous les colonisés d'ailleurs. Le postcolonialisme s'oppose strictement contre l'assimilation, il déplace le regard des perspectives euro-centrées vers des perspectives non-euro-centrées. En d'autres termes, le postcolonialisme permet de voir le monde différemment, c'est-à-dire sous plusieurs angles. Il permet de voir le monde à partir de la position du colonisé pour avoir une perspective globale de la réalité.

En parlant de la relation entre le colonisateur et le colonisé, Fanon explique d'avantage:

Loin donc de s'éloigner des autres nations, c'est la libération nationale qui rend la nation présente sur la scène de l'histoire. C'est au cœur de la conscience nationale que s'élève et se vivifie la conscience internationale. Et cette double émergence, n'est en définitive que le foyer de toute culture. (235)

Saïd allant plus loin ajoute :

J'espère par-dessus tout avoir montré à mes lecteurs que la réponse à l'orientalisme n'est pas l'occidentalisme. (354).

Contrairement à ce que les gens pensent, le postcolonialisme ne cherche pas à imposer la culture du colonisé sur le colonisateur et vice-versa, il stipule plutôt qu'il n'y a pas d'identités pures et stables, et que le monde est perpétuellement dans une mouvance d'identités culturelles. Il voit donc le monde à partir de plusieurs identités. Voilà pourquoi, l'hybridité (le fait d'appartenir à deux cultures différentes) est par exemple célébrée dans les discours postcoloniaux. En fait, le postcolonialisme est pour une universalité de cultures. Il ne soutient pas le fait de retourner aux pratiques barbares du passé mais il veut les transcender afin d'arriver à des valeurs universelles.

Ce qui importe chez Fanon, c'est la libération nationale et cela ne peut se faire que par la prise de conscience et la violence. Voilà pourquoi, il est baptisé d'« avocat de la violence ». Pour lui, le seul langage que le Blanc comprend c'est la violence et rien d'autre. Si donc, le Noir regagnera sa dignité, cela doit se faire par la révolte.

La colonisation ou la décolonisation, c'est simplement un rapport de forces. L'exploité s'aperçoit que sa libération suppose tous les moyens et d'abord la force (...) Le postcolonialisme n'est pas une machine à penser, n'est pas corps donné de raison. Il est la violence à l'état de nature et ne peut s'incliner devant une plus grande violence. (61)

On comprend, après tout ce qui vient d'être dit que la première réaction du Noir soit de dire non à ceux qui tentent de le définir. (48-49)

Donc dans le discours postcolonial, nous observons une occurrence des thèmes de révolte et de révolution contre l'inégalité, l'injustice, le racisme et les pratiques jugées anormales et déshumanisantes. Françoise Vergès déclare dans la postface de *Nègre je suis, nègre je resterai* d'Aimé Césaire que:

Les chercheurs postcoloniaux n'ont cessé de le rappeler : le postcolonialisme n'indique pas l'après de l'indépendance nationale, mais veut interroger la problématique anticoloniale telle qu'elle a été formulée dans les années 1960. Elle questionne sur deux promesses : celle de l'Europe, à laquelle les Lumières se sont engagées avec les principes d'égalité, de liberté et de fraternité, et celle de la nation, telle qu'elle s'exprime dans le nationalisme des mouvements de libération du tiers-monde. (78)

Cela veut simplement dire que non seulement le postcolonialisme entend combattre l'inégalité existant entre l'exploité et l'exploiteur, le néo-colonialisme et l'impérialisme occidental, mais encore il fait la

satire de la gouvernance ou de la politique des colonisés eux-mêmes qui engendre de problèmes nouveaux tels que le tribalisme, la gabegie, l'abus de pouvoir, la bureaucratie et la corruption.

En somme, retenons que le postcolonialisme consiste à combattre tout caractère d'hégémonie ou de domination occidentale. Il est une approche holistique car il vise une libération culturelle, économique, politique, sociale et nationale du colonisé et l'invite à une prise de conscience comme le dit Fanon (1952 :44) dans *Peau noire, masques blancs* : « Ce que nous voulons c'est aider le Noir à se libérer de l'arsenal complexe qui a germé au sein de la situation coloniale. »

La tragédie des nations africaines dans *Une saison au Congo*

Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix,
la liberté de celles qui s'affaiblissent au cachot du désespoir. (Césaire, 1939 :22)

Ces mots résument l'existence, l'essence et la totalité du combat de Césaire. Ses récits s'articulent autour des thèmes de révolte, d'émancipation culturelle et politique de l'homme noir. Il se veut le porte-parole de tous ceux qui sont opprimés et c'est ce à quoi nous assistons dans *Une saison au Congo*. Une lecture postcoloniale de cette pièce nous permet de dégager deux vérités fondamentales au sujet du Congo en particulier et de l'Afrique en général.

La première vérité se laisse entrevoir à travers la révolte de Lumumba contre le néo-colonialisme et un gouvernement contrôlé par le colonisateur. Cela peut se voir à travers ces propos ci-dessous :

Ma politique, la politique de mon gouvernement, le seul gouvernement légal de ce pays, visera à restaurer partout dans le pays et dans tous les domaines, l'autorité de l'État, à maintenir et à renforcer partout et dans tout le pays, l'unicité du Congo. (...) Mais aussi, il faut bien que l'on comprenne que le Congo est un pays indépendant, qui veut rester indépendant, pleinement indépendant et souverain, et que l'on cesse un peu partout de voir en nous cette figure d'avant-saison dont parle le prophète, qui l'aperçoit, la cueille, et sitôt prise, sitôt gobée ! (108)

L'Afrique a besoin de mon intransigeance ! Surtout quand tant d'autres transigent sur son dos ! Pour répondre à votre précise question, je ne veux pas, par ma présence, cautionner une politique que je désavoue, et encore moins patronner une équipe formée d'un ramas de corrompus et de traites. (113)

Il faut le rappeler, Fanon l'a dit dans ses ouvrages : le seul moyen pour l'homme de couleur de se libérer du Blanc c'est de recourir à la violence. Aussi le titre du roman *Quand on refuse, on dit non* d'Ahmadou Kourouma n'indique-t-il pas que quand on ne se sent pas à l'aise vis-à-vis d'une chose, il faut crier non. Voilà exactement ce que fait Lumumba, le héros d'*Une saison au Congo*. Voulant une vraie indépendance, une indépendance qui soit digne du nom et non une indépendance camouflée, vide, fautive et vidée de sa substance, Lumumba se révolte farouchement contre la domination du Blanc qui veut toujours avoir une main prise sur le destin du Congo. De quelle indépendance s'agit-il lorsqu'on n'a pas la liberté de la parole ? De quelle indépendance est-il question lorsque l'économie du pays est toujours sous le contrôle de la Belgique ? Cela n'est-il pas mensonge et blague ? Cette réalité peut se voir dans les propos du Bonimenteur qui fait l'ironie de l'indépendance de son pays :

Mes enfants, les Blancs ont inventé beaucoup de choses et ils vous ont apporté ici, et du bon et du mauvais. Sur le mauvais, je ne m'étendrai pas aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de sûr et de certain, c'est que parmi le bon, il y a la bière ! Buvez ! Buvez donc ! D'ailleurs, n'est-ce pas la seule liberté qu'ils nous laissent ? On ne peut pas se réunir, sans que ça se termine en prison. Meeting, prison ! Écrire, prison ! Quitter le pays ? Prison ! Et le tout à l'avenant. (11)

Notons que la seule chose que l'indépendance laisse à ce peuple du Congo c'est la bière, n'est-ce pas là une ironie ? À vrai dire, le Blanc veut continuer à contrôler l'économie du pays. C'est pourquoi à

l'annonce de l'indépendance du Congo prévue pour le 30 juin 1960, les banquiers belges dans l'œuvre s'inquiètent car voyant leur économie menacée, mais aussitôt reprennent courage car voyant la possibilité de compromettre les Congolais contre leur frère Lumumba en vue de maintenir toujours l'économie du pays en otage.

Lumumba est intelligent, plein de bonne volonté, croit à son peuple et à l'unité nationale :

Allons ! messieurs, calmez-vous ! plus de querelles ethniques. Ne laissons pas le colonialisme diviser pour régner ! Dominons ces querelles tribales ! Qu'il n'y ait plus parmi nous de Bengalas, de Bakongos, de Batetelas, mais seulement des Congolais libres, unis, organisés ! Allons, célébrons notre unicité autour d'une bonne bière, je voue paie à boire, messieurs ! (26)

Un homme impétueux comme Lumumba qui comprend que seule l'unité peut emmener le Blanc à fléchir genoux ne saurait arranger le Belge. En fait, il soutient dans son adresse le jour de l'indépendance du Congo que l'indépendance a été conquise et non acquise alors que le Blanc veut que le Nègre lui soit éternellement reconnaissant pour lui avoir octroyé l'indépendance. Le rapport de force dans lequel Lumumba se lance à travers ses discours déplaît au colonisateur qui cherchera les moyens coûte que coûte pour le faire chuter. Alors que faire ? À cela, Fanon nous donne une réponse :

Un Congo unifié, avec un gouvernement central, allait à l'encontre des intérêts belges. Appuyer les revendications, les alimenter, telle était la politique belge avant l'indépendance. (218)

On comprend par là que les revendications, les tumultes et les divisions auxquelles nous assistons à l'aube de l'indépendance sont au fait une émanation de la manigance du colonisateur avant même l'indépendance. Ainsi le Belge qui ayant pris cinquante (50) ans pour semer la division ethnique et les discordes au sein du peuple comprend tout de suite l'arme à laquelle recourir. Alors, il assure la complicité de Tzumbi et le pays se divise en deux : d'un côté le Congo de Lumumba avec de maigres ressources et de moyens financiers et de l'autre Côté le Katanga de Tzumbi avec de grandes ressources et une grande capacité financière. Voilà que commence peu à peu la chute de Lumumba qui veut pourtant un Congo unifié.

Par la suite, le président de la république du Congo Kala-Lubu dont les rôles ne sont que symboliques et honorifiques se laisse emporter par ce courant d'hypocrisie, cède à la trahison et enlève Lumumba de ses fonctions, mais aussitôt le poste de Lumumba est confirmé par le sénat qui le reconnaît toujours comme premier ministre. Et finalement le Belge toujours dans sa ruse réussit à corrompre Mokutu, chef d'état-major de Lumumba et il le trahit. La femme de Lumumba n'a-t-elle pas averti son mari maintes fois de se méfier de Mokutu ? Fanon (2001) n'a-t-il pas raison lorsqu'il affirme que :

Les ennemis de l'Afrique se sont rendus compte avec un certain effroi que si Lumumba réussissait, en plein cœur du dispositif colonialiste, avec une Afrique française se transformant en communauté renouée, un Angola « province portugaise » et enfin l'Afrique orientale, c'en était fini de « leur » Afrique au sujet de laquelle ils avaient des plans très précis. Le grand succès des ennemis de l'Afrique c'est d'avoir compromis les Africains eux-mêmes. (219-220)

La conjugaison de tous ces éléments ne tardera pas à engendrer les guerres tribales et la révolte du peuple, cette fois-ci non pas contre le colonisateur mais contre leur frère Lumumba.

Les Belges ! Ah ! Elle est bien bonne ! Et qui a dressé les Lulus contre les Balubas ? Qui a fait croire aux Balubas que les Lulus ne songeaient qu'à leur perte ? Qui a suscité le chef Kalamba Mangole, el l'a encouragé à réclamer la reconnaissance d'un royaume lulu, dont seraient expulsés les Balubas, à peine de se soumettre à l'autorité

coutumière lulua ? Qui a fait croire aux uns et aux autres que l'existence des uns était incompatible avec celle des autres ? (73)

Remarquons bien avant cet éclatement de guerre, Lumumba fait appel à l'Organisation des Nations Unies (ONU) pour l'aider contre la sécession à laquelle il fait face et l'aider peut-être à mettre fin à l'ingérence de la Belge dans la politique interne de son pays. Mais c'est mal connaître l'ONU ? Cela s'avère être la plus grande erreur qu'il commet. Ne sait-il pas que les oiseaux du même augure volent ensemble et que la « soi-disant » ONU est une création occidentale pour satisfaire leurs propres intérêts ? Lumumba dans sa naïveté fait appel à l'ONU. Voyons le commentaire de Fanon (2001) à ce propos :

En réalité, l'ONU est la carte juridique qu'utilisent les intérêts impérialistes quand la carte de la force brute a échoué. (...). Car enfin, avant l'arrivée de l'O.N.U., il n'y avait pas de massacres au Congo. Après les bruits hallucinants propagés à dessein à l'occasion du départ des Belges, on ne comptait qu'une dizaine de morts. Mais depuis l'arrivée de l'O.N.U. on a pris l'habitude chaque matin d'apprendre que les Congolais par centaines s'entre-massacraient. (...) Le tort de Lumumba a été alors dans un premier temps de croire en l'impartialité amicale de l'O.N.U. Il oubliait singulièrement que l'O.N.U. dans l'état actuel n'est qu'une assemblée de réserve, mise sur pied par les Grands, pour continuer entre deux conflits armés la « lutte pacifique » pour le partage du monde. (221)

L'histoire du Congo et surtout celle de Lumumba nous permet de comprendre que l'Afrique contemporaine peut se regarder au miroir de cette histoire. En jetant un regard panoramique sur l'histoire de l'Afrique de l'après indépendance, on découvre que Lumumba n'est pas le seul leader africain à être assassiné à cause de son intransigeance contre le néo-colonialisme. L'histoire se répète, dit-on, l'histoire de Lumumba s'est répétée et continue de se répéter. Fanon n'a-t-il pas avoué : « [qu'] on ne connaît pas le nom du prochain Lumumba ». (223)

Un sondage sur l'histoire en Afrique est révélateur ! En 1963, le président togolais Sylvanus Olympio a été assassiné tout simplement parce qu'il était un anti-néocolonialiste. En 1987, le président Thomas Sankara a été lui-aussi assassiné à cause de son intransigeance contre l'impérialisme occidental. Que dira-t-on de l'opposant tchadien Ouel Bono (1973) qui a été immolé sur l'autel de son intransigeance contre le néo-colonialisme en pleine rue de Paris ?

Alors que pouvons-nous en déduire ? Tout leader africain qui dit non à la domination indirecte de l'Occident est aussitôt exterminé ou anéanti alors que tout leader africain qui accepte le paternalisme du colonisateur reste longtemps au pouvoir. Citons à titre d'exemples le président Omar Bongo du Gabon qui a passé 42 ans au pouvoir et a été remplacé par son fils Ali Bongo au terme d'une élection truquée. Le président Gnassingbé Eyadema du Togo décrit comme « un ami de la France » a lui-aussi passé 38 ans au pouvoir et a été remplacé par son fils suite aux élections contestées de 2005. Reste encore, les présidents Sassou-N'guesso du Congo-Brazzaville (d'abord 13 ans, maintenant 18 ans au pouvoir), Paul Biya du Cameroun (33 ans au pouvoir), Idriss Derby du Tchad (25 ans au pouvoir). La liste est longue.

Nous avons jugé nécessaire de rentrer dans l'histoire pour appuyer le fait que tout leader africain comme Lumumba qui ose combattre le néo-colonialisme se retrouve très tôt dans le pétrin. Le chien n'a pas changé sa manière de s'asseoir, dit-on, que ce soit avec les colonisateurs belges, français, britanniques ou même encore portugais, le colonisateur restera le même. Et l'arme qu'il utilise toujours c'est les Africains eux-mêmes contre leur propre territoire.

Force est de souligner que la préoccupation du postcolonialisme n'est pas de se combattre pour l'égalité entre le colonisé et le colonisateur, mais s'intéresse plutôt aux problèmes générés par la prise de pouvoir des colonisés eux-mêmes. À l'aube des indépendances, il faut le dire, il y a des leaders africains qui se sont laissés enivrer par le pouvoir. Et c'est ce que nous remarquons aussi avec Lumumba. La bonne foi de Lumumba ne nous empêchera pas de faire un commentaire sur ses faiblesses. Et c'est ce que le postcolonialisme entend faire. Alors se dégage la deuxième vérité fondamentale de notre étude.

Comme Christophe dans *La tragédie du roi Christophe* d'Aimé Césaire, Lumumba à l'aube de l'indépendance se laisse lui-aussi emporter par l'empressement et la démesure. Il veut accomplir une tâche gigantesque, celle de bâtir un État puissant qui suscitera l'admiration internationale et invite tous ses collaborateurs à travailler dur, ce qui n'est pas mauvais en soi, mais le problème se situe au niveau de l'allure à laquelle il veut le faire.

Appelez-moi Makessa. Kangolo, absent : joli chef de cabinet ! Inutile de chercher Sissoko il dort ! il ne se lève pas avant la nuit. Et vous croyez que ça va durer comme ça. Merde et merde ! Messieurs, qui sommes-nous ? Je m'en vais vous le dire. Des forçats. Moi je suis un forçat : un forçat volontaire. Vous êtes, vous devez être des forçats, c'est-à-dire des hommes condamnés à un travail sans fin. Vous n'avez droit à aucun repos. Vous êtes à la disposition du Congo, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! vie privée, zéro ! pas de vie privée. En échange, vous n'aurez aucun souci matériel !... Car vous n'aurez pas le temps d'en avoir. Je sais, je sais. Il paraît que je suis exigeant, et puis aventureux, casse-cou que sais-je ? Oui, c'est ça, il paraît que je veux aller trop vite. Eh bien ! bande de limaçons, oui, il faut aller vite, il faut aller trop vite. Savez-vous combien j'ai de temps pour remonter cinquante ans d'histoire ? trois mois, messieurs ! Et vous croyez que j'ai le temps de ne pas aller trop vite ! (37-38)

Si nous avons pris le soin de faire une telle longue citation c'est pour montrer que le seul langage que Lumumba comprend c'est le travail dur et pressé. Avec Lumumba, on n'a pas droit au repos, on est à la disposition de la nation vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on est un forçat sans jouissance matérielle correspondant à l'effort fourni, alors que ses collaborateurs voient en l'indépendance un moyen d'affirmer leur humanité, de s'humaniser et de se personnaliser. Lumumba ne comprend-t-il pas que Rome n'est pas fait en un jour et qu'une nation est un mûrissement, étape par étape ? Pourquoi cet empressement ? Sur ce point, nous faisons appel encore à Frantz Fanon :

La jeune nation indépendante évolue pendant les premières années dans une atmosphère de champ de bataille. C'est que le dirigeant politique d'un pays sous-développé mesure avec effroi le chemin immense que doit franchir son pays. Il en appelle au peuple et lui dit : « Ceignons-nous les reins et travaillons. » Le pays, tenacement saisi par une sorte de folie créatrice, se jette dans un effort gigantesque et disproportionné. Le programme est non seulement de s'en sortir, mais de rattraper les autres nations avec les moyens du bord. Si les peuples européens, pense-t-on, sont parvenus à ce stade de développement, c'est à la suite de leurs efforts. Prouvons donc au monde et à nous-mêmes que nous sommes capables des mêmes réalisations. Cette façon de poser le problème de l'évolution des pays sous-développés ne nous paraît ni juste ni raisonnable. (93)

Lumumba n'ayant pas pu se faire comprendre par le peuple, une rupture naît entre le peuple et lui. Le peuple se révolte et les colonisateurs utilisent cette faiblesse contre lui. Telle est l'image de certains leaders africains suite à l'indépendance qui veulent coûte que coûte se faire un nom aux yeux du monde entier en bâtissant un État puissant en un temps record. Mais ils oublient que les pays européens auxquels ils veulent ressembler sont le produit de plusieurs années de labeur. Et pourquoi vouloir même ressembler à l'Europe ? Frantz Fanon ne défend-il pas contre cette imitation servile ?

Donc, camarades, ne payons pas de tribut à l'Europe en créant des États, des institutions et des sociétés qui s'en inspirent. L'humanité attend autre chose de nous que cette imitation caricaturale et dans l'ensemble obscène. Si nous voulons transformer l'Afrique en une nouvelle Europe, l'Amérique en une nouvelle Europe, alors confions à des Européens les destinées de nos pays. Ils sauront mieux faire que les mieux doués d'entre nous. Mais si nous voulons que l'humanité avance d'un cran,

si nous voulons la porter à un niveau différent de celui où l'Europe l'a manifestée, alors il faut inventer, il faut découvrir. Si nous voulons répondre à l'attente de nos peuples, il faut chercher ailleurs qu'en Europe. Davantage, si nous voulons répondre à l'attente des Européens, il ne faut pas leur renvoyer une image, même idéale, de leur société et de leur pensée pour lesquelles ils éprouvent épisodiquement une immense nausée. Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, camarades, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf. (304-305)

Lumumba échoue donc à cause de l'énormité de la tâche et du petit délai qu'il se donne pour bâtir le Congo à l'image internationale.

Conclusion

En guise de conclusion, retenons que l'histoire de Lumumba dans *Une saison au Congo* peut être perçue comme un accomplissement de la prophétie d'Aimé Césaire dans *La tragédie du roi Christophe* écrit plus tôt invitant les Africains à se méfier et à apprendre des leçons sur Haïti pour qu'il n'y ait pas de rupture entre les leaders et le peuple. Hélas, l'histoire se répète, dit-on, l'histoire de Christophe s'est répétée avec Lumumba et non pas seulement avec Lumumba mais avec d'autres leaders africains comme nous l'avons montré dans le corps de notre essai.

L'Afrique n'ayant pas appris des leçons de *La tragédie du roi Christophe* sombre et continue de sombrer dans l'abîme du désespoir. Le destin de Lumumba se confond donc avec celui de l'Afrique tout entière. La chute et la mort de Lumumba symbolisent la chute de la démocratie, de la dignité et de l'honneur de l'Afrique. *Une saison au Congo* est un autre avertissement que Césaire laisse aux Africains avant sa mort. Nous espérons qu'ils comprendront cette fois-ci. Césaire utilise cette histoire pour faire appel une fois de plus aux Africains à prendre conscience de leur destin et à assumer leurs responsabilités et qu'il n'y ait pas division, rupture et trahison entre les Africains et que les leaders africains apprennent à diriger méthodiquement et avec douceur pour arriver à un épanouissement de tous.

Nous pensons en ce qui nous concerne qu'avec l'amour, le pardon et l'unité, l'Afrique peut arriver à échapper au sort du néo-colonialisme car en vérité l'ennemi ne se trouve pas à l'intérieur mais à l'extérieur, et c'est ce que Françoise Vergès observe aussi dans la postface de *Nègre je suis, nègre je resterai* d'Aimé Césaire :

L'unité reste à inventer, à forger. Les Africains doivent pour le moins se reconnaître comme appartenant au même continent, avec un idéal commun, et lutter ensemble contre un ennemi commun, en ne cherchant pas cet ennemi à l'intérieur du pays mais en dehors. (66-67)

Reste à l'Afrique de prendre son destin dans ses mains et d'agir comme il se doit.

Bibliographie

- Arowolo, Bukoye. « Les saisons africaines dans la littérature Antillaise: Une étude d'Une Saison au Congo d'Aimé Césaire et Une saison à Rihata de Maryse Condé » in *La revue Nigériane d'Études Françaises*. Vol 1 : 8, 2003 : 215-224.
- Barry, Peter. *Beginning Theory: An Introduction to Literary and Cultural theory*. Manchester: Manchester University Press, 2002.
- Benessaïeh, Afef (2010). « Voir le monde différemment, » in *Théories des relations Internationales : Contestations et résistances*. Montréal : CEPES, 2010 : 365 – 378.
- Césaire, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris : Présence Africaine, 1939.
- Césaire, Aimé. *La tragédie du roi Christophe*. Paris : Présence Africaine, 1963/1970
- Césaire, Aimé. *Une saison au Congo*. Paris : Seuil, 1973

- Césaire, Aimé. *Nègre je suis, nègre je resterai*. Paris : Albin Michel, 2005
- Fanon, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil, 1952.
- Fanon, Frantz. *Pour une révolution africaine*. Paris: La découverte, 2001.
- Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Paris : La découverte, 1961/2002.
- Kongolo, Antoine. « Une approche critique des variantes dans Une Saison au Congo d’Aimé Césaire in *Aimé Césaire à l’œuvre*. » Paris : Les archives contemporaines, 2010 : 173-190.
- Kourouma, Ahmadou. *Quand on refuse on dit non*. Paris: Seuil, 2004.
- Saïd, Edward. *L’Orientalisme*. Paris : Seuil, 1980.
- Sanusi, Ramonu. “*Francophone Caribbean Literature: Origin and Evolution*,” in Cyril Mokwenye (Ed): *Topics in Francophone Caribbean Literature*. Benin: Mindex Press Ltd, 2013: 1-10
- Soro, Ngolo. « L’aliénation dans le théâtre d’Aimé Césaire, » Thèse du D.E.A. Département de Lettres Modernes. Université de Bouaké, 2005.